

Analyses d'ouvrages

POIRIER Jacques, DEROUESNÉ Christian - *L'éducation médicale en France de la Révolution à nos jours*, Paris, Hermann, Histoire des Sciences, 2017, 384 p.

“Près d'un nouvel interne sur dix n'a pas passé le concours de médecine”, titrait le journal *Le Monde* à la fin du mois de mars 2017, précisant que “la part des diplômés européens et des étudiants issus des admissions parallèles à passer les épreuves classantes nationales, qui ont remplacé l'internat, devrait continuer de progresser”. Cet article évoque par là les modes d'admissions parallèles après le concours de première année mis en place en 2011, mais aussi et surtout la formation à l'étranger de plus en plus fréquente, notamment dans les pays de l'Est, qui permettent de contourner le *numerus clausus*. Il évoque aussi les problèmes de démographie médicale, de répartition selon les spécialités, et surtout la qualité parfois limitée de la formation. Il n'est donc pas inutile, à l'heure où l'enseignement de la médecine connaît un tel bouleversement et où la qualité de la formation dans ces nouvelles filières est mise en avant, donc la santé de nos concitoyens, de se pencher sur l'histoire de l'enseignement de la médecine dans notre pays.

Jacques Poirier et Christian Derouesné se sont brillamment pliés à cet exercice avec cet ouvrage. Le premier, professeur honoraire à la Faculté de médecine, fondateur du *Groupe de Recherches en Épistémologie et Histoire de la Médecine*, auteur de nombreux articles et ouvrages d'histoire de la médecine, est bien connu de notre Société puisqu'il en est membre depuis de nombreuses années. Professeur à la faculté de médecine Pitié-Salpêtrière et praticien hospitalier, il a surtout derrière lui plus d'un quart de siècle d'enseignement en neurologie, ce qui lui donne toute légitimité pour en parler. Le second est tout aussi qualifié pour aborder ce thème de l'enseignement de notre discipline puisqu'il est professeur émérite à l'Université Pierre et Marie Curie (Paris VI), ancien chef de service de neurologie à l'Hôpital de la Salpêtrière, et a publié de nombreux articles consacrés à l'histoire des accidents vasculaires cérébraux, de la neuropsychologie et de la maladie d'Alzheimer.

Ce livre reprend un thème déjà abordé par Jacques Poirier dans *L'externat des hôpitaux de Paris (1802-1968)*, Hermann, Paris, 2012, mais il l'étend à l'ensemble de l'enseignement de la médecine. Sur cette même période, dont ils posent les bornes géographiques et chronologiques avant de répondre aux questions préliminaires qui tentent de définir un bon enseignant, un bon médecin et un bon étudiant, les auteurs proposent un survol de l'éducation médicale de l'Antiquité à la Révolution, point de départ de cette étude puisque ce fut sur les décombres de la “gothique université” que furent construits l'enseignement et la pratique de la médecine pour les deux siècles suivants.

Si le XIX^{ème} siècle médical fut encadré par la loi du 19 ventôse an XI (10 mars 1803) et celle du 30 novembre 1892, et si le XX^{ème} fut bouleversé par la loi Debré de 1958, dont ils nous expliquent les tenants et les aboutissants, Jacques Poirier et Christian Derouesné nous livrent d'abord une étude détaillée des soubresauts politiques, sociaux, économiques et culturels qui émaillèrent l'enseignement de la médecine, notamment

durant la période trouble de la Révolution avec le décret d'Allarde (2 et 17 mars 1791) instaurant la liberté d'installation, la suppression des corporations par la loi Le Chapelier (14 juin 1791), la création des Comités de Mendicité puis de Salubrité, la suppression des Facultés de médecine, la création des Écoles de santé à la suite du décret du 14 frimaire an III, inspiré par Fourcroy. Ils évoquent ensuite la période plus stable avec le Consulat puis l'Empire qui permit, par la loi du 19 ventôse an XI, la création de l'externat puis de l'internat des hôpitaux de Paris, puis la période de consolidation qui vit naître l'Université Impériale. Sont ensuite passés en revue les troubles universitaires de la Restauration à l'origine de la réorganisation de la Faculté, l'influence d'Orfila durant la Monarchie de juillet, le projet avorté de la loi Salvandy. Le chapitre consacré au Second Empire détaille l'organisation de l'enseignement médical durant cette période de déclin de la médecine française qui ne cache pas sa fascination pour le modèle allemand, mais aussi le combat entre le pouvoir et la Faculté et l'entrée des femmes en médecine, source d'un débat passionné. La période qui court de la défaite de Sedan à l'entrée en guerre en 1914 fait logiquement la part belle à la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur et à ses incidences sur le monde médical et son enseignement.

Jacques Poirier et Christian Derouesné expliquent ensuite pourquoi la nécessité de réformer les études médicales au sortir de la guerre est évidente et ils détaillent avec clarté les réformes qui se succédèrent, sans toujours régler les problèmes. Arrivent la guerre et le régime de Vichy pour qui la médecine était un "enjeu de première importance", à l'origine de la création du Conseil de l'Ordre et de l'Institut National d'Hygiène, mais aussi de réformes dans l'enseignement que nos deux auteurs analysent, là aussi, sans jamais être rébarbatifs. En effet, le texte est entrecoupé d'encarts précisant les progrès diagnostiques ou thérapeutiques durant ces différentes périodes, l'état d'esprit de la population, le point de vue de l'Association des Étudiants en médecine, qui permettent d'aérer le sujet, etc. Les chapitres suivants sont bien sûr consacrés aux réformes de la Vème République inaugurées par les ordonnances de 1958, malmenées par les événements de mai 1968 à l'origine de l'établissement du *numerus clausus* en 1971, la formation des étudiants à la recherche, la réforme du 3ème cycle qui reconnaît la médecine générale comme une spécialité, la disparition de l'internat et la création de l'ECN et enfin, les réformes liées à la construction européenne qui régissent l'enseignement actuel.

En quatrième de couverture l'éditeur précise que "l'ouvrage présente une approche transversale, transgénérationnelle, des principales problématiques touchant notamment aux institutions, aux enseignants, aux étudiants, à l'enseignement, à la pédagogie et aux nombreuses réformes qui s'inscrivent dans l'histoire politique, économique et sociale du pays". Ce sont les thèmes abordés dans une troisième partie, également très riche et très bien documentée, avec un chapitre sur les enseignants, leur mode de recrutement, les vicissitudes de l'agrégation au cours des siècles, leurs traitements, leurs rapports avec l'hôpital, ou sur la grandeur et les servitudes des étudiants en médecine. Les chapitres suivants sont consacrés à la formation particulière des médecins militaires, au problème récurrent de la démographie médicale, à l'enseignement des spécialités, à la place des autres sciences dans l'enseignement médical et à la formation à la recherche, à la pédagogie et aux modalités d'examen, à l'enseignement de l'éthique, point de départ du "colloque singulier" cher à nos maîtres, à l'enseignement particulier des dentistes et des sages-femmes, aux enseignements parallèles, à l'évolution des petites écoles de médecine vers les facultés que nous connaissons aujourd'hui, aux officiers de santé, boucs

émissaires d'une médecine à deux vitesses dont le spectre renaît de nos jours... Le chapitre sur les mécanismes intimes de l'apprentissage de la médecine est particulièrement évocateur de l'approche éclectique des auteurs qui ne laissent rien au hasard dans cette formidable revue sur l'enseignement de la médecine, qui bénéficie par ailleurs d'une bibliographie exhaustive puisque 64 pages lui sont consacrées. Enfin, un index général permet de se retrouver dans le dédale des lois, décrets, ordonnances qui ont jalonné ces deux siècles.

À tous ceux qui ont été interpellés comme moi par cet article du *Monde*, mais aussi à tous ceux qu'inquiète l'évolution dans l'enseignement de notre art, nous ne pourrions donc que conseiller la lecture de cet ouvrage. Littré disait que "la science de la médecine, si elle ne veut pas être rabaisée au rang de métier, doit s'occuper de son histoire". Cela est encore plus vrai pour son enseignement.

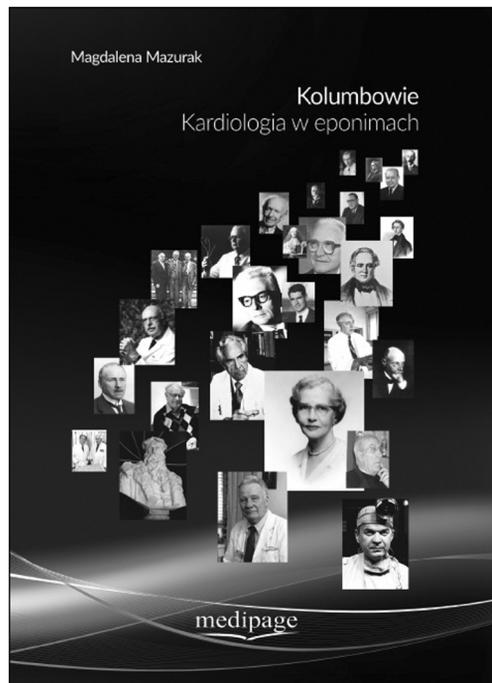
Jean-François Hutin

MAZURAK Magdalena - *Kolumbowie. Kardiologia w eponimach*, Medipage, Warszawa 2016, 313 str. (ISBN 978-83-64737-61-9) (*Les Descendants de Christophe Colomb. La cardiologie dans les éponymes*), Medipage, Varsovie, 2016, 313 pages, 51 chapitres, 140 photos, préface du Ministre de la Santé, (chirurgien cardiaque).

Le livre de Magdalena Mazurak ravira toute personne désireuse de connaître la genèse de différents éponymes à caractère chirurgical utilisés chaque jour dans les hôpitaux du monde entier. Le lecteur trouvera dans ce livre une explication historique des notions telles que le "triangle de Koch", le "syndrome d'Eisenmenger", la "méthode de Brock" ou le "faisceau de His" et beaucoup d'autres. Il pourra ainsi découvrir l'histoire passionnante des épisodes cruciaux qui ont révolutionné la cardiologie mondiale.

Dans le livre nous trouvons entre autres trois chapitres entièrement consacrés aux découvertes faites par des médecins français. Dans le premier, l'auteur présente la vie et l'œuvre d'Étienne Louis Arthur Fallot où elle explique le phénomène de la "tétralogie de Fallot" (p. 73-81). Le second chapitre porte sur Francis Fontan, père de l'intervention chirurgicale en cardiologie pédiatrique.

Nous y trouvons des explications concernant la méthode de Fontan qui consiste à lier l'oreillette droite à l'artère pulmonaire par un tube valvé ou pas, dans certaines cardiopathies congénitales (p. 104-110). Le dernier chapitre décrit le personnage d'Antoine Bernard Jean Marfan, un des maîtres de la médecine française et fondateur de la pédiatrie en France. Nous y lisons l'histoire de la maladie de Marfan aussi bien que des éclaircissements sur l'éponyme connu sous le nom du "syndrome de Marfan".



Maintes anecdotes empruntées à la vie privée et professionnelle des médecins enrichissent chaque histoire reconstruite d'après des sources de l'époque et rendent la lecture agréable. L'auteur a réussi à illustrer les chapitres de son livre en y insérant aussi des photos qui, dans la plupart des cas, étaient inédites jusqu'à présent. Soulignons que ces documents, elle les a souvent cherchés dans les archives privées et dans les collections familiales des héros de son livre. Docteur en médecine, Magdalena Mazurak joint sa passion pour l'histoire de la médecine à la pratique quotidienne de la cardiopédiatre dans un hôpital de Wrocław ; ce livre a reçu en Pologne le prestigieux prix Religa, du nom de Zbigniew Eugeniusz Religa, né le 16 décembre 1938 à Miedniewice et mort le 8 mars 2009 à Varsovie, homme politique polonais ministre de la Santé (2005-2007). <http://medipage.pl/pl/p/Kolumbowie-Kardiologia-w-eponimach%2C-Magdalena-Mazurak/3089>

Magdalena Kozluk

BAUDUEUR Frédéric - *Histoire des maladies et de la médecine, Épisodes choisis*, Ellipses Édition Marketing, Paris, 2017, 160 pages

Ce livre, principalement destiné aux étudiants en Première Année Commune aux Études de Santé (PACES), est la compilation en dix chapitres d'une sélection de cours dispensés par l'auteur dans le cadre de l'Unité d'Enseignement *Santé Sciences Humanités* de l'Université de Bordeaux. Les trois premiers chapitres survolent l'histoire de la médecine. On peut regretter que cette section soit si déséquilibrée, l'espace dévolu aux différentes époques étant en effet inversement proportionnelle aux sources actuellement disponibles. Ainsi la santé aux temps préhistoriques est traitée dans le premier chapitre qui compte six pages ; le deuxième chapitre, également de six pages, traite des "Maux et médecine de l'Égypte ancienne" ; le troisième chapitre regroupe en huit pages l'histoire de la médecine de la période mésopotamienne au XIX^{ème} siècle. Les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, pourtant riches en événements fondateurs de la pratique médicale moderne, sont comprimés en quatorze lignes en fin de chapitre. On notera un anachronisme fâcheux, ce chapitre plaçant la naissance des universités européennes (Bologne, Paris, Montpellier, Oxford,...) après la "Période de la révolution scientifique 1500-1700". Les sept autres chapitres abordent des thèmes divers, des maladies infectieuses aux thérapies alternatives, de "Quelques grandes avancées dans l'histoire de la médecine", aux "Maladies et malades du passé au travers de l'art, de la paléopathologie et des écrits", à la génétique et la médecine du futur. L'histoire de l'hématologie et de la transfusion sanguine, spécialités de l'auteur, sont amplement développées. S'agissant d'un livre introductif destiné à un public non spécialiste, une chronologie générale permettrait l'orientation du lecteur ; une liste d'ouvrages généraux sur l'histoire de la médecine serait également utile à ceux qui souhaiteraient poursuivre leur initiation.

Philippe Guillet

DURIS Pascal - *Quelle révolution scientifique ? Les sciences de la vie dans la querelle des Anciens et des Modernes (XVI^{ème}-XVIII^{ème} siècles)*, Paris, Hermann, 2016, 400 pages.

La querelle des Anciens et des Modernes a fait l'objet de très nombreuses études, essentiellement sur le plan littéraire et artistique. Il est donc intéressant de découvrir un autre volet de cette querelle, moins connu, mais sans doute plus polémique, à travers un ouvrage foisonnant écrit par un historien des sciences également épistémologue. L'étude ne porte pas sur les sciences médicales *stricto sensu*, du moins selon les critères de classification contemporains, mais bien sur l'ensemble du savoir inclus sous la dénomination

de “sciences de la vie” du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle, savoir partagé entre savants, érudits, littéraires et philosophes, se réclamant encore de la philosophie naturelle. Cette histoire est souvent réduite à l'étude des innovations, comme synonymes de progrès, contre le maintien de la tradition ; on peut ainsi parler de “révolution” scientifique ou, mieux, d'une histoire linéaire des sciences, sous l'angle du passage d'une médecine philosophique vers une forme de médecine scientifique... Au XIX^{ème} siècle, la rupture sera consommée avec l'avènement d'une médecine positiviste.

Pascal Duris entreprend de démontrer ce schéma simplificateur et réducteur en confrontant avec beaucoup d'humilité et d'érudition une somme de textes et de citations qui ont servi d'arguments aux savants de ces trois siècles pour étayer leurs positions philosophiques par rapport aux notions de vérité, de progrès et de raison. Si la démarche de l'auteur peut s'apparenter à la méthode anatomique qui consiste à mettre sur table les pièces qui seront examinées, elle n'est jamais concluante mais suggestive, en procédant par comparaisons, glissements, allers-et-venues entre ces textes, pour amener progressivement le lecteur à comprendre comment s'est construite la science moderne, au sens où il ne peut y avoir de connaissance *ex nihilo*.

Deux pôles structurent l'ouvrage, la Mélancolie ou le regret de ce qui fut, et le Mépris des Modernes envers les Anciens, ou celui des partisans des Anciens contre les innovateurs. Il n'est pas toujours facile de suivre les méandres de tant de controverses, de polémiques et de diatribes, voire d'invectives, où se mêlent les figures d'autorité illustres (Galien, Aristote), des noms récurrents (Vésale, Harvey, Riolan en médecine par exemple), mais aussi des poètes tel Charles Perrault célébrant les découvertes scientifiques des Modernes, à travers une série de très courts chapitres, parfois construits en miroirs l'un de l'autre, qui sont autant de petites propositions de clés de lecture.

Puisque les citations constituent le ciment avec lequel l'auteur construit sa démonstration, à savoir l'absence du sentiment de vivre une “révolution” aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles par ceux qui participaient à cette bataille des idées, on peut regretter qu'elles soient toutes exclusivement données en français, sans citation (ne fût-ce qu'en note) du texte original, le plus souvent en latin. Il reste que malgré quelques erreurs de détail, ce livre, difficile, d'une lecture exigeante, a le grand mérite de replacer les concepts médicaux au sein de l'évolution de la pensée intellectuelle à une époque donnée. Il permet de nous interroger à notre tour sur les notions de vérité véhiculées par la science contemporaine et de réfléchir aux liens que celle-ci entretient -ou devrait entretenir- avec la pensée sceptique et relativiste.

Jacqueline Vons

GUILLON-METZ Françoise - *Les Grands Diabétiques de l'Histoire*, Zinedi Publedit Coll “Publedit”, Montigny-le-Bretonneux, 2017, 192 p.

Les “ouvrages de santé” connaissent désormais un succès grandissant. Le désir de “vivre mieux et plus longtemps” et de prendre sa santé en main, qui a débuté aux États-Unis, s'étend à présent à l'Europe pour le plus grand bonheur des éditeurs. Cet engouement ne fait que commencer. Ainsi *Le charme discret de l'intestin* écrit par une jeune doctorante allemande en 2015, publié en Allemagne à plus d'un million d'exemplaires et traduit ensuite dans plus de 30 langues est-il devenu un best-seller mondial. En France, on peut citer le livre du Dr Saldman *Prenez en main votre santé*, ou encore celui du cancérologue David Khayat *Pour prévenir le cancer ça dépend aussi de vous*.

Dans cette perspective, les maladies dites de civilisation, telles que l'obésité et les pathologies cardiovasculaires ont encore un bel avenir devant elles d'autant qu'elles

nécessitent l'éducation de la population et une mise en garde contre la "malbouffe" et la sédentarité.

De même le diabète, qui touche désormais quatre millions de personnes en France est devenu une maladie d'actualité très préoccupante. Qu'il s'agisse de diabète de type 1 qui touche le sujet jeune, ou le diabète de type 2 survenant plus tard, vers la cinquantaine, cette affection chronique est souvent mal vécue par ceux qui en sont victimes. Si les malades acceptent volontiers de faire partie d'une association, comme la Fédération française des Diabétiques, ils ne souhaitent pas trop parler de ces troubles fonctionnels et de ces complications que le diabète engendre.

Aussi, pour aborder le sujet, montrer aux diabétiques que cette maladie n'est pas si nouvelle qu'il y paraît, et que ses complications ne sont pas inéluctables, Françoise Guillon-Metz, diabétologue, a choisi d'évoquer les personnages célèbres qui furent atteints de cette maladie. Non seulement elle dédramatise ainsi le diabète en citant toutes celles et ceux qui, par le passé, ont accompli des faits mémorables, mais elle démontre aussi qu'ils n'ont malheureusement pu échapper aux redoutables complications de cette maladie, alors que ceux qui vont lire son livre pourront aujourd'hui en être épargnés.

Après un bref rappel sur la définition des diabètes, ses causes et ses complications, l'auteur aborde ensuite brièvement la manière dont on les diagnostiquait "dans les temps anciens". Ainsi, des siècles avant notre ère, les pères de la médecine indienne Sushruta et Charaka avaient déjà décrit ces "urines de miel" qui attirent les mouches et les fourmis. Au Moyen Age, l'uroscopie est de mise, Côme et Damien sont souvent représentés avec une *matula*, cette "roue des urines", nuancier destiné à analyser sa clarté, son odeur, sa couleur et son goût, car dès cette époque les urines sont considérées comme le reflet du corps...

Vient ensuite une longue liste de diabétiques célèbres. En tout, plus de trente cas sont évoqués, allant de la reine Hatshepsout à Karl Marx, en passant par Balzac et Mikhaïl Gorbatchev. Certes le diagnostic qui est posé dépend parfois plus des complications que des signes de la maladie elle-même : les crises de goutte de Charles Quint ou de Louis XIV, la gangrène de Lulli. Le mode de vie est parfois mentionné : tabagisme pour Charles de Gaulle (3 paquets de cigarettes par jour), obésité pour Marlon Brando qui a atteint le poids de 136 kilos ! Comme pour chaque personnage l'évolution de la maladie avec ses complications est complétée par une brève évocation de leur vie, la promenade est instructive et divertissante.

C'est pourquoi ce livre, destiné au grand public, sera particulièrement précieux pour les malades, car elle leur offrira une lecture roborative, leur montrant combien les conditions de vie des diabétiques se sont améliorées, tout en les encourageant à une stricte observance des règles hygiéno-diététiques qui leur sont conseillées.

Simone Gilgenkrantz

HUGUIER Michel - *Quelle Assurance-Maladie voulez-vous ?* Paris, L'Harmattan, 2017.

Après avoir publié plusieurs ouvrages sur l'histoire de la médecine, mon confrère chirurgien des hôpitaux de Paris et académicien est revenu sur un sujet qui l'avait occupé quand il était conseiller de Madame Simone Veil, ministre de la santé, à laquelle le livre est dédié. Ce sujet a été abordé pour la première fois pendant la campagne présidentielle de 2017, à propos des déserts médicaux, du tiers payant, du petit risque et de la couverture médicale universelle. Dès les premières pages, on apprend que la protection sociale dont les Français sont si fiers a été initiée en Allemagne par le chancelier Bismarck dès

la fin du XIX^{ème} siècle, assurance maladie, accidents du travail, retraite et chômage. Les Anglais ont suivi avec le plan de Lord Beveridge en 1942, dont les Français de Londres eurent connaissance. Dès la Libération, le Gouvernement provisoire du général de Gaulle s'empessa d'instaurer la sécurité sociale par l'ordonnance du 4 octobre 1945. En dix chapitres, l'auteur dissèque les dérives et abus de tous ordres dans laquelle la Sécurité sociale s'est progressivement enfermée, faute de courage dans les choix nécessaires. Car, pour financer des abords médico-chirurgicaux de plus en plus performants et une pharmacopée enrichie de biomédicaments onéreux, car administrés à vie (hormones et enzymes produits par génie génétique), il faudra réduire les gaspillages et chacun sait combien ils sont nombreux de la part des assurés. Pour une assurance fondée sur les principes d'humanisme, de solidarité et de liberté, il convient de ne pas oublier la responsabilité de chacun, car chaque année, le déficit s'accroît de plusieurs milliards d'euros creusant un endettement abyssal. Au moment où s'ouvre une nouvelle législature, il est souhaitable que les analyses et préconisations présentées dans cet ouvrage soient prises en considération dans la réforme nécessaire de l'Assurance maladie et de notre système de soins au bord de la faillite.

Jacques Battin

BOUMEDIENE Samir - *La colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du "Nouveau Monde" (1492-1750)*, Paris, Les éditions du monde à faire, 2016, 480 pages.

En 2010, le prix de thèses et mémoires en histoire de la médecine (mention sciences humaines) de la SFHM était décerné à Samir Boumediene pour son mémoire de Master 2 soutenu à l'ENS de Lyon en 2009, *Avoir et savoir : l'appropriation des plantes médicinales du Nouveau Monde par les Européens (XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles)*. Depuis lors, l'auteur a approfondi ses recherches tout en gardant l'intitulé de base comme fil directeur de la thèse qu'il soutint en 2013. Aujourd'hui, docteur en histoire moderne et en histoire des sciences de l'Université de Lorraine et chercheur au CNRS, il publie la version remaniée de cette thèse tout en prévenant le lecteur qu'il a choisi "la suggestion comme méthode d'exposition". Les critiques publiées, de *L'Humanité* au *Monde diplomatique* ou à *Clio*, montrent l'éventail d'interprétations rendues possibles par cette déclaration, et en même temps sa richesse et sa complexité.

Le titre retenu est à la fois plus descriptif, si l'on tient au sens étymologique de *historia* ou enquête à la manière d'Hérodote, et plus polémique par l'emploi du terme de "colonisation", qui marque une conception ancienne de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui, de manière politiquement correcte, la circulation ou la transmission des savoirs. Les deux premières parties du livre sont consacrées aux découvertes et aux modalités d'appropriation par les Européens de plantes médicinales "indigènes" du Nouveau Monde, depuis 1492 jusqu'au milieu du XVIII^{ème} siècle ; en cela rien de bien nouveau. Mais la dernière partie oblige le lecteur à reconsidérer toute sa lecture antérieure et à s'interroger sur l'influence des pratiques des Européens voyageurs, explorateurs et religieux, et sur les modifications qu'elles apportèrent dans la conception de la maladie, des malades et des "guérisseurs" aussi bien en Europe que dans le Nouveau Monde. La question finale étant en effet suggérée : qui "a colonisé" qui ?

La suggestion n'est pas synonyme pour autant de flou ou d'imprécision ; l'abondance des sources manuscrites et des documents imprimés consultés dans la bibliographie montre suffisamment le sérieux de l'enquête menée par l'auteur pour établir le contexte

politique, économique, religieux dans lequel les apports des plantes médicinales ont pu se développer de part et d'autre de l'océan. C'est peut-être l'aspect le plus novateur de ce travail qui consiste à montrer comment une substance prise à titre thérapeutique "empirique" devient, par le biais des taxations et des contrats, une marchandise commercialisée, conditionnée en ballots standardisés, pour être vendue en Europe et satisfaire les besoins de la médecine occidentale tout en enrichissant les marchands en quête de monopoles. Emblématique de la première période (1492-1570) est la plante dite *guayacan* pour le traitement de la syphilis, mal ramené des "Indes" selon une des traditions, et que les remèdes occidentaux ne pouvaient guérir. Le gaïac fut à la fois un médicament et un poison (*pharmacion*), une source de profits financiers, et a, sans aucun doute, inspiré de nombreux écrits poético-médico-politiques durant tout le XVI^{ème} siècle. Soldats, missionnaires et médecins se retrouvent dans les expéditions menées dans la deuxième moitié du XVI^{ème} siècle pour imposer aux Indiens les fameux "questionnaires" permettant de dresser un état des connaissances médicales. L'exemple du voyage organisé dans ce but par le médecin Francisco Hernandez montre les difficultés de faire correspondre le cadre théorique des connaissances médicales occidentales et le savoir (théorique et pratique) des Indiens.

Le siècle suivant est dominé par le quinquina, nouveau remède introduit en Europe par les Jésuites pour lutter contre le mal des marais. C'est l'occasion pour l'auteur de rappeler les controverses médicales autour de ce produit, entre la composition tenue secrète d'un remède inventé par l'apothicaire anglais Talbor (p. 219 sq.), les difficultés rencontrées par Jussieu et La Condamine dans l'identification des plantes américaines et de leurs propriétés médicinales lors de l'expédition franco-espagnole en Amérique du Sud entre 1735 et 1743 (p. 264 sq.) et dans l'envoi de spécimens. Très détaillé, très alerte, le récit de cette expédition, inspiré par les textes de la Condamine, est un des points forts du livre.

Quelques frontispices, présentés comme un moment de pause, introduisent la dernière partie, qui montre des failles, des ruptures dans la communication du savoir médicinal des Indiens. Des plantes hallucinogènes (tel le peyotl, interdit à Mexico dès 1620, le coca, le maté), abortives, aphrodisiaques, ne passèrent pas en Europe. Aucune explication à cela, mais des suggestions. Les autorités civiles et religieuses en Europe ont pu rejeter des plantes que l'on associait à la divination, à la magie, à la sorcellerie... et tenté en même temps d'encadrer leur consommation dans le pays d'origine. Mais l'auteur suggère aussi que les Indiens aient voulu tenir secrètes des connaissances ancestrales et protéger ainsi leurs guérisseurs... Ce serait alors une forme de révolte des colonisés contre les maîtres, qui nous oblige aujourd'hui à remettre en question un savoir que nous croyions acquis.

Ces quelques lignes résument mal ce livre foisonnant, très bien écrit, où le récit historique, parfois anecdotique, incite à une réflexion sur les rapports entre savoir (ici médical) et pouvoir (politique et religieux). C'est aussi un beau livre, original dans sa mise en page, le choix des titres des parties, la place occupée par les superbes illustrations. Un prix correct aussi (24 euros) qui le met à portée de tout lecteur désireux de s'instruire...

Jacqueline Vons

Théophraste, Les Causes des phénomènes végétaux, livres V et VI, texte établi et traduit par **Suzanne AMIGUES**, Les Belles lettres, Paris, 2017.

Ces deux livres de Théophraste évoquent, dans le monde végétal, des phénomènes singuliers ou contre nature ainsi que les saveurs et odeurs des plantes et de leurs produits,

thèmes traités par son maître Aristote qui lui a en quelque sorte fourni des sources, et que lui-même a présentées plus complètement, plus clairement et avec plus de détails ; mais le texte est difficile, vu que l'auteur ne destinait pas ce texte à la publication, le réservant à un enseignement oral.

Faisons donc avec eux et avec Suzanne Amigues quelques promenades botaniques et linguistiques, quelques excursions olfactives et gustatives. Pratiquons l'agriculture et le jardinage, pour bien distinguer plantes cultivées et plantes sauvages et pour améliorer les espèces par tel "moyen technique" ou tel "mode de préparation", par exemple "les rigoles d'arrosage" ; faisons pousser des arbres portant toutes sortes de grenades ou de pommes, obtenons de très gros radis et de gros concombres ; rêvons d'un raisin sans pépins, de raisin noir et de raisin blanc sur le même sarment, de figues d'hiver ; allons séparer le bon grain de l'ivraie, "quand de l'ivraie naît du blé" ... "si du moins cela se produit vraiment".

Allons voir à Philippos le saule, à Antandros le platane, qui se sont spontanément redressés. Allons voir les oliviers de Milet et de Tarente. Allons dans les montagnes, l'Oeta ou le Parnasse. Découvrons Corinthe, Larissa, Cnide,

Ainos au bord de l'Hèbre (ville où Hippocrate a décrit une étrange famine, avec consommation de *Lathyrus sativus*). Parcourons la Thessalie, la Carie, la Cilicie, l'Illyrie, la Macédoine, la Thrace, allons à Chypre et à Rhodes, allons jusqu'en Syrie, en Cyrénaïque et en Egypte aux originalités climatiques et botaniques. Mais nous ne verrons pas les bords du Céphise en Béotie, ni de l'Eau noire, car les travaux modernes de bonification ont asséché le lac Copais et les eaux qu'il recevait.

Avec "nos ancêtres les Gaulois" interrogeons Théophraste sur la plante parasite qu'est le gui ; et si nous nous parfumons méfions-nous "des abeilles qui agressent violemment les personnes parfumées", et admettons tristement que de tous les animaux ce sont nous qui avons l'odorat le plus exécrable.

Pensons aux "propriétés des drogues", nous souvenant qu'il y a une "supériorité de drogues à drogues selon leurs terroirs", application botanique de la théorie des climats, "de très nombreuses plantes médicinales pouss(a)nt dans les montagnes et surtout dans les massifs les plus élevés". Et rêvons au mystérieux silphium, plante médicinale qu'on ne sait plus reconnaître, dont le suc s'obtenait "par incision ... sur les parties aériennes et sur les racines" ; ... "sa feuille est agréable au goût, son fruit aussi, quand il est tendre". N'oublions pas quelques belles définitions médicales, avec trois exemples : - maladie et maladies : "la maladie est toujours une sorte de déviation et de perturbation de ce qui est conforme à la nature" et les maladies "viennent soit des sujets eux-mêmes soit des facteurs externes" ; - dénutrition : "la dénutrition est l'état du sujet qui ne maîtrise ni n'assimile sa nourriture" ; - obésité, dont ceux qui souffrent "sont incapables de reprendre leur souffle, et même, en un mot de respirer" et risquent d'être frappés d'"apoplexie". Il faudrait évoquer aussi la richesse du vocabulaire des noms des maladies botaniques, et les étudier comme l'avait fait Françoise Skoda pour les maladies humaines avec sa *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien*.

J'arrête ici mes zigzags que j'espère alléchants, et je considère que nous devons remercier Suzanne Amigues avec enthousiasme pour avoir consacré sa vie, commencée à Lodève le 30 mars 1937, sa vie du moins d'helléniste et de professeur, l'histoire des plantes du monde grec. Avec ce huitième volume s'achève la publication des *Recherches sur les plantes* (5) et des *Causes des phénomènes végétaux* (3) pour laquelle il fallait

savoir et ténacité, et même esprit d'aventure puisque l'auteur a parcouru des chemins difficiles dans toutes sortes de terroirs du monde grec et à différentes saisons pour voir elle-même ce que Théophraste avait vu. Avec générosité elle rend hommage à Pierre Quézel, professeur de botanique et d'écologie méditerranéenne à l'Université d'Aix-Marseille, récemment décédé. Mais c'est bien elle qui a marqué une sorte de renaissance de la science botanique du IV^{ème} siècle av. J.-C., et sans elle nous ne connaîtrions qu'à peine la flore du monde grec.

Danielle Gourevitch

Guérison, religion et raison. De la médecine hippocratique aux neurosciences, textes réunis et édité par **Véronique BOUDON-MILLOT** et **Serena BUZZI**, Paris, De Boccard, 2017.

C'est un livre exceptionnel que nous offrent Mesdames Boudon-Millot et Buzzzi, dans lequel l'Antiquité loin d'être le prétexte à une introduction obligée et insincère est véritablement et intimement liée à des problèmes de la médecine contemporaine. Produit de deux journées d'études organisées en 2012, le livre comporte deux parties : *Soigner et guérir entre rationnel et irrationnel de l'Antiquité à l'époque byzantine*, et *La réponse psychosomatique entre philosophie, histoire et science médicale moderne*.

I. Giulio GUIDORIZZI (professore ordinario di Letteratura Greca presso l'Università di Torino) introduit la première, avec "Tra Autólíco e Galeno. Credere nella cura, sperare nella guarigione" ; certains auront peut-être oublié qu'Autolykos, ce "vrai loup", était le fils de Chioné et d'Hermès, l'aïeul maternel d'Ulysse, et que ses propres fils stoppèrent l'hémorragie d'une blessure du dit Ulysse avec un bandage et une incantation, mêlant carrément rationnel et irrationnel et cette histoire montre bien le rôle de la croyance et de l'espoir dans le processus de guérison.

Daniela FAUSTI (Dipartimento Filologia e critica delle letterature antiche e moderne, Università di Siena), "Una farmacologia antica. Un ponte fra irrazionale e razionale", avec des exemples de plantes chères aux coupeurs de racines et aux marchands de drogues, comme la mandragore.

Anneris ROSELLI (Filologia classica presso il Dipartimento di Asia, Africa, Mediterraneo dell'Università di Napoli L'Orientale) "Un passo di Giovanni Alessandrino su Tessalo (in Hipp. Epid. VI fr. 42, p. 104 Dufft = p. 148 Pritchett)". Si je devais parier sur l'article que n'ont pas lu les modernistes du groupe, je parierais sur celui-ci, d'une très grande érudition mais d'une égale difficulté ! Il découvre les méandres d'une confusion entre des faits de médecine et des faits de religion.

Elsa FERRACCI (Conservateur des bibliothèques, Bibliothèque Sainte-Barbe), "Expression de l'espoir et du désespoir des patients dans les *iamata* et dans le Corpus hippocratique" ; s'aidant notamment d'un ouvrage d'un de nos membres, Philippe Charlier, en collaboration avec C. Prêtre, *Maladies humaines, thérapies divines. Analyse épigraphique et paléopathologique de textes de guérison grecs*, Villeneuve d'Ascq, 2009, l'auteur voit s'ouvrir la porte du sanctuaire quand se ferme celle du cabinet

Edouard FELSENHOLD (Professeur de Lettres supérieures à Poitiers), "*Ainigmata*. Enigmes médicales dans les traités de Galien, constate que dans ce corpus *ainigma* et sa famille désignent essentiellement des formulations obscures qui ne vont pas jusqu'au bout des exigences qui sont celles du médecin de Pergame.

Tommaso RAIOLA (Dipartimento di Asia, Africa, Mediterraneo dell'Università di Napoli L'Orientale), "Il medico 'mago' e il suo pubblico : Galeno tra prognosi e divina-

zione” dévoile certains procédés des discours de Galien qui l’ont fait accuser de charlatanerie et de “magie”.

Serena BUZZI (chercheur à l’Université de Turin) se lance dans l’aventure de l’interprétation des rêves ou onirocritique, avec “Rêve et médecine dans l’Onirocriticon d’Achmet. Aux frontières de la psychanalyse”, Achmet étant le “nom de plume” d’un auteur byzantin, probablement un Grec chrétien, écrivant entre 813 et 1075, édité en 1925. L’auteur montre bien comment les rêves relatifs à la santé et à la maladie sont profondément ancrés dans la société byzantine et dans sa structure, essentiellement masculine on peut regretter qu’elle ne traduise pas les longs passages qu’elle cite et explique.

II. Le passage de l’une à l’autre des deux parties se fait très habilement¹ par la contribution de Céline CLERICI relative à Vincenzo Malacarne (mon vieil ami de thèse² !) : “Le renouveau de la clinique au XVIIIème siècle. Sa délicate application au cerveau humain par Vincenzo Malacarne (1744-1816)”. Elle expose comment son auteur a tenté de relier certains défauts du cerveau avec certaines déficiences intellectuelles. Elle est suivie, toujours sur le XVIIIème siècle de celle de Marco MENIN (Università degli Studi di Torino, Dipartimento di Filosofia e Scienze dell’Educazione), “Entre les choses et l’âme. La ‘médecine de l’esprit’ au XVIIIe siècle”, qui lit Antoine Le Camus (auteur de *La Médecine de l’esprit. Où l’on cherche: 1° le mécanisme du corps qui influe sur les fonctions de l’âme ; 2° les causes physiques qui rendent ce mécanisme ou défectueux ou plus parfait ; 3° les moyens qui peuvent l’entretenir dans son état libre, ou le rectifier lorsqu’il est gêné*, 1753) et Charles Augustin Vandermonde (auteur d’un *Essai sur la Manière de perfectionner l’espèce humaine*, 1756, qui, croyant à la dégénérescence de l’homme propose un système pour rendre à l’espèce humaine force et beauté.

Arrivent pour finir deux articles qui se font pendant, celui de Riccardo G.V. TORTA et Valentina IERACI (la seconde élève du premier, lui-même - en anglais, Dieu sait pourquoi - associated professor of clinical psychology- director of clinical and oncologic psychology Università degli Studi di Torino...), “L’effet placebo. De l’histoire à la science” et celui de Germana PARETI (Università degli Studi di Torino. Dipartimento di Filosofia e Scienze dell’Educazione), “L’effet nocebo dans la médecine rationnelle”. Il s’agit là de voir comment le fait de voir décrire par le prescripteur des effets bons ou mauvais d’un remède modifie les attentes du patient et les réponses biologiques de son cerveau.

Une annexe offre des passages en dialogue d’Aelius Aristide (dans la traduction de Festugière) et de Malacarne (dans le texte d’origine) qui avaient été lus par la comédienne Marion RICHEZ et par Giampaolo BERTULETTI (de l’Association Italo Calvino). Ne manque évidemment pas un *index nominum* (noms modernes et noms anciens) fort utile.

Bref, une belle collaboration franco-italienne, qui n’a pas effacé toutes les difficultés inhérentes à ce genre d’ouvrage, mais beaucoup, et sera appréciée de ceux qui s’intéressent aux zones frontières entre le corps et l’esprit

Danielle Gourevitch

1 Après quelques pages d’introduction d’Alessandro BARGONI (Università degli Studi di Torino. Dipartimento di Scienze Cliniche e Biologiche), “*Quod Hippocrates vocavit divinum*”.

2 D’où *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain : le malade, sa maladie et son médecin*, Paris-Rome, École française de Rome, 1984 (B.É.F.A.R., 251).

NUÑO Anton Alvar - *Cadenas invisibles. Los usos de la magia entre los esclavos en el Imperio romano*, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon, mai 2017

Les ouvrages sur la magie romaine ne manquent pas ; nos lecteurs se souviennent sans doute de la sorcière Canidia, peinte dans un ouvrage présenté dans un précédent numéro de notre revue. L'originalité de celui-ci tient à ce qu'il est centré sur une catégorie sociale, celle des esclaves, qui ont leurs raisons et leurs moyens d'agir, ou de croire agir, sur les autres, cherchant ainsi à intégrer le monde des maîtres dont ils sont exclus pour l'essentiel. L'historien de la médecine s'intéressera surtout aux craintes et aux espoirs relatifs à la santé ; il notera quelques noms de maladies : fièvre quarte, fièvre tierce, fièvre quotidienne ; et surtout les organes (avec les fonctions biologiques correspondantes) sujets de fantasmes positifs ou de malédictions : les yeux, les pupilles, le front, la tête, le cou, les reins, le ventre, l'ombilic, le cœur, les poumons, les intestins, l'estomac, les viscères en général, la vessie, l'anus, les moelles, le nez, les organes sexuels, les narines, les oreilles, la langue, les dents, les fesses, les côtes, les lombes, les bras, les mains, les doigts, les cuisses, les tibias, les pieds, les talons, les épaules, les plantes des pieds, les cheveux, les sourcils, les seins, le teint, les forces etc. La lecture donnera inévitablement envie de visiter Bath, *Aquae Sulis*, dans le Somerset, au sud-ouest de l'Angleterre, où la piscine romaine est toujours en eau ; et de lire ses fameuses tablettes de malédiction ou *defixiones*, environ cent-trente, des IIème - IVème siècles, découvertes vers 1980 près de la source sacrée, invoquant la déesse celte *Sulis* assimilée plus ou moins à Minerve. Ces plaquettes inscrites en un latin populaire, certaines fragmentaires, sont petites et rectangulaires et supposées être en plomb, métal maléfique par excellence, en fait le plus souvent un alliage de plomb et d'étain, avec des traces occasionnelles de cuivre.

Une mine donc que ce petit livre, avec sa liste à entrées multiples des pages 108-111, et une belle bibliographie (195-211), mais on regrette que l'index ne soit pas toujours fiable et qu'il n'y ait pas d'illustrations. On peut remercier les Presses universitaires de Franche-Comté, qui acceptent de publier des ouvrages en espagnol, après avis d'un vigilant comité de lecture.

Danielle Gourevitch